

## OPINIONS ET DÉBATS

### LA SOUFFRANCE DES HOMMES, UNE RÉALITÉ OUBLIÉE

par  
*Germain Dulac*, Ph.D.  
 École de service social  
 Université McGill

**The author asserts that men's suffering must express itself in spite of the social stereotypes that make a taboo out of it.**

La souffrance est au cœur de l'existence, mais les hommes sont déportés en Ataraxia, ce pays intérieur où la confusion est tabou. La souffrance est superfétatoire chez l'homme; ainsi en ignorent-ils l'usage. Que faire avec la maladie, la vieillesse, la mort, l'union avec ce que l'on déteste, la séparation d'avec ce que l'on aime, la non-obtention de ce que l'on désire? Alors, comment dire la souffrance des hommes quand, de toutes parts, on dit que la souffrance est intolérable, inacceptable et que la rectitude politique enjoint de la combattre, de l'annihiler, de la faire disparaître, oubliant qu'elle existe encore :

- quand on s'évertue à faire croire que tout va bien, que tout est normal, que tout est sous contrôle, qu'il n'y a pas de problèmes, que nous progressons inexorablement vers le bonheur et vivons dans le plus beau pays du monde;
- quand la maladie sera bientôt vaincue par de nouveaux remèdes permettant de vivre dans la joie permanente, sans soucis ni angoisse, ou qu'ils permettront de conserver la vigueur d'une jeunesse éternelle;
- quand il n'y a plus de raisons de souffrir depuis que le bon docteur Freud a révélé qu'il est interdit d'interdire, qu'il n'y a plus de secrets possibles et que l'hétérosexualité est la norme, le fondement de l'ordre symbolique qui régit la culture, le

principe signifiant/structurant de la personnalité humaine, source d'érotisme;

- quand toutes les marchandises et les objets sont accessibles instantanément sur simple présentation de sa carte d'identité financière et que la solvabilité individuelle s'étend maintenant bien au-delà de notre capacité humaine à produire de la plus-value;
- quand la seule fidélité possible et nécessaire est l'authenticité, la conformité à soi et qu'il faut implacablement être l'architecte de sa destinée joyeuse dont la vérité et l'autorité ne peuvent être contestées, même au prix de l'insuffisance et de la fatigue d'être soi;
- quand, au palmarès des prêts-à-porter de la pensée, la souffrance institutionnalisée se décline à travers ses représentations médiatiques *crash/trash* d'une sexualité mortifère, sadique. Décameron atroce et pornographique dont les héros meurent généralement sur des terrains vagues dans des flaques de sang et d'urine. Alors comment faire sens de la souffrance quotidienne?
- quand les nouveaux barbares de la culture communicationnelle racontent le cauchemar du monde contemporain, ces hommes humiliés, soumis, dans les nuits et dans les prisons. Ces massacres médiatisés qui banalisent jusqu'à plus soif notre quotidien, nos sensations d'étouffement, nos insomnies, nos nausées, colites et vomissements; bref notre vécu d'homme;
- quand d'autres nous invitent à mourir de rire; boulimiques du bonheur où le rire et l'humour font office de critique sociale. Alors que l'intellect passe par le progressif asservissement à l'insignifiance du comique servile. C'est l'instrumentalisation de la raison critique, la fête permanente à la télé procurant en même temps des modes-à-penser-les-prénoms-des-enfants à naître-empruntés aux feuillets américains;

- quand l'ennui nous guette devant la redite, le verbiage des dirigeants qui parlent, parlent. Ces ministres qui courent après la modernité et croient être au pouvoir alors qu'ils ne sont qu'au gouvernement. Toute cette souffrance masculine n'est rien, sinon des statistiques, aux yeux des mollusques congelés qui dirigent; mais les morts ne parlent plus, ne revendiquent plus, ne votent plus...;
- quand on se bat pour un travail décent, dans un monde où tous sont menacés de précarité par le poison des mensonges, du profit et du crime, par les combines étatiques du libéralisme sans frein et par un immoralisme planétaire, par la violence meurtrière du capitalisme mondial, par la compétition, par les plans de productivité, par les notes de service annonçant les suppressions d'emploi, les préretraites et les restructurations;
- quand déferle la désaffiliation, la célébration de la performance quantifiée, le règne des à quoi bon, du chacun pour soi. Cela fait mal et crée aussi de la souffrance, mais le cœur des résignés acquiesce silencieusement à la loi du plus fort, à la rentabilité des capitaux, visages décomposés, sourires forcés, sanglots étouffés, tristesses cachées;
- quand on oublie ceux qui souffrent, qui font souffrir ou qui souffriront comme on oublie déjà le Kosovo, la Tchétchénie, l'Angola, le Yémen et tous les Pinochet et Duvalier. On voudrait même faire oublier la souffrance masculine. Il y en aura toujours un pour dire qu'il n'en est rien, qu'on exagère, que les vrais victimes sont ailleurs, car à leurs yeux les hommes sont des êtres de pouvoir, des êtres immoraux, qu'il n'est pas légitime de parler de la souffrance des hommes.

Comment oser dire la souffrance individuelle quotidienne des hommes, quand la virilité exige implacablement d'endurer, de *toffer*, de vaincre sans pleurer, de crainte de passer pour un maudit braillard, un *fif*, une tapette, une *momoune*, un mou, un lâcheur, un p'tit gars à sa *momane*, un pas fiable, un bébé *lala*. La plupart des hommes ont une

toute petite vie bien simple, alors ils compensent, ils s'arrangent et se conforment derrière les masques de la virilité et des stéréotypes. À travers les miasmes de l'incertitude qui les rongent, il faut le courage de dire que tout cela nous fait mal et que l'on souffre de ce siècle qui n'en finit pas de nous détruire. Nous ne voulons ni être jugés ni être juges, nous voulons être aimés même si l'on affirme souffrir; il y a cette vie intérieure que nous ne pouvons plus garder secrète. Il y a cette intériorité que nous voulons désormais partager, car, même pendant les moments les plus agréables ou détendus de la vie, il y a en nous ce morceau glacé dans le cœur qui nous fait mal.

Pour prendre l'exacte mesure de ce qui se passe et change dans le cœur des hommes soumis aux tourments, il faut comprendre que la réflexion sur la masculinité et la souffrance au masculin dépasse la simple question du genre et questionne l'avenir de l'humanité, de notre humanité. Il faut pouvoir dire la souffrance des hommes, ma souffrance à moi, ma souffrance singulière même si c'est Calcutta partout. Nous vivons le déni de la souffrance comme un nouveau tabou social; néanmoins elle existe et son acceptation, non pas d'une manière résignée, est le point de départ vers une autre possibilité de vie.

#### **Descripteurs :**

Souffrance

Suffering